

[Présentation]

Je suis né aux antipodes, dans un pays qui s'appelle la Suisse, au cœur de ce qu'on appelle le Vieux Continent, cette Europe que le Nouveau Monde accuse ces derniers temps, et peut-être de manière justifiée, de n'être en effet plus qu'une vieille dame en quête d'une retraite que ses siècles d'activité et de gloire lui ont bien méritée.

Et la minuscule Suisse, au cœur de l'Europe, mais qui ne fait même pas partie de l'Europe politique, n'est-elle pas encore plus âgée, encore plus retirée de la vie que la France, l'Italie, l'Autriche ou l'Allemagne, qui lui sont limitrophes ? Sans doute est-ce l'idée que vous pouvez vous en faire, dans votre pays qui est un continent, votre pays qui n'est certes pas dépourvu de passé, mais qui est en même temps si jeune.

Mais j'ose espérer que cette image d'une Suisse retirée des affaires du monde, dans une Europe à la retraite, ne correspond pas à la réalité. Ou si elle y correspond, un écrivain, même né dans ce pays, ne s'y conformera pas. Il n'aura de cesse de la démentir. Un écrivain se sent toujours jeune, au sens où il a par définition le sentiment qu'il peut apporter au monde quelque chose de neuf ; au sens où il est convaincu, au plus intime de lui-même, que tout n'a pas été dit, que tout n'est pas joué. Ce n'est pas que l'écrivain croie en l'avenir plus que les autres gens. Mais peut-être croit-il au *possible* plus que les autres gens. Peut-être a-t-il plus que quiconque le sens

du possible. S'il écrit, s'il imagine des situations ou des personnages, c'est parce qu'il éprouve fondamentalement que sa vie, et la vie, ne sont pas jouées d'avance, que tout est à comprendre, que tout est à créer.

On dit que les jeunes gens, quand ils tombent amoureux pour la première fois, ont le sentiment qu'ils sont les premiers à aimer, qu'ils réinventent l'amour. Mais c'est à juste titre qu'ils éprouvent ce sentiment, car l'amour n'est rien s'il n'est pas réinventé pour chaque être, à chaque génération. Eh bien les écrivains, même dans les pays âgés, sont comme des jeunes gens : ils croient réinventer le monde, et j'espère qu'ils ont raison, car le monde n'est rien s'il n'est pas réinventé sans cesse, et s'il n'est pas ressenti, à chaque génération nouvelle, non comme un monde donné, mais comme un monde possible, un monde à conquérir, ou plutôt à créer.

*

Cela dit, il faut que je me présente à vous de manière plus précise. Et ce n'est pas très simple. Car la Suisse, si petite soit-elle, est un monde complexe. Complexe politiquement, linguistiquement, et peut-être plus encore artistiquement. Je suis un écrivain suisse d'expression française. Cela signifie une certaine difficulté à se définir, puisque la Suisse a trois ou quatre langues, donc, d'une certaine manière, n'en a aucune. Si bien que la question de l'identité, pour un écrivain suisse, et singulièrement suisse romand, est une question vertigineuse, et toujours ouverte. On pourrait en parler longuement.

Ce qui est sûr, c'est qu'un écrivain, en tant que tel, se définit autant par sa langue que par sa nationalité. Et je me sens donc très proche, et solidaire, de la littérature française. Assurément, j'ai été marqué, durant mon adolescence, par des écrivains de diverses

langues et de divers pays. Assurément, parmi les auteurs qui ont le plus compté pour moi, certains sont de langue russe (au premier chef, bien sûr, Dostoïevski) ou de langue allemande (comme Thomas Mann ou Robert Musil). Mais celui en qui je me suis le mieux reconnu, celui que je rêvais d'imiter dans mes débuts, c'est tout de même un écrivain français, Albert Camus.

J'ai écrit, à l'âge de dix-huit ans, une pièce de théâtre qui imitait, sans le vouloir expressément, mais sans pouvoir s'en défendre, le *Caligula* de Camus. Plus tard, un peu avant ma trentième année, j'ai consacré à ce même auteur une thèse de doctorat. Et je continue de lui rester fidèle.

*

Cela me conduit à vous dire que, à l'exemple d'un Albert Camus, mais aussi d'un Sartre ou d'un Malraux, je tente d'être à la fois un romancier et un essayiste. Je ne vois pas de contradiction ni de fossé entre la pensée réflexive et l'imagination romanesque. Il me semble que la pensée, et les idées, sont faites pour être incarnées dans des destins humains, qu'elles ne prennent toute leur force que si elles sont portées par des êtres vivants et souffrants. Mais que réciproquement, les êtres de chair et de sentiment ne sont pas tout à fait réels, et pas vraiment complets, s'ils ne sont aussi des êtres de réflexion et de pensée.

Il est vrai que chez un écrivain, le roman et l'essai n'engagent pas tout à fait la même part de l'être, et ne mêlent pas dans les mêmes proportions l'intelligence, la sensibilité, l'imaginaire, le désir de convaincre ou celui d'exprimer. Et pour recourir à de très anciennes catégories, on pourrait dire que l'essai vise le vrai, tandis que le roman cherche le beau. Mais, en bon platonicien, je crois à l'unité, au

moins idéale, de l'intelligence et du cœur, je crois à la beauté de la vérité, à la vérité de la beauté.

On pourrait aussi considérer l'écriture de l'essai et celle du roman sous l'angle de ce qu'on a longtemps appelé l'engagement de l'écrivain. On peut avoir le sentiment qu'une écriture désengagée, subjective, semble plus conforme au génie de la fiction, tandis que l'écriture engagée, qui cherche l'action directe sur le monde, serait plus proche de l'esprit de l'essai. Là encore, je suis certain que les choses sont plus nuancées : l'écriture la plus intime et la plus personnelle est peut-être, secrètement, la plus active, la plus riche d'effet sur le monde extérieur. L'écrivain le plus intimiste a toujours un rôle social. Réciproquement, l'écrivain le plus engagé, au sens que l'on donnait hier encore à ce terme, influencera la réalité collective en profondeur dans la mesure même où il parlera au nom de sa subjectivité la plus profonde et la plus authentique. En d'autres mots, l'écrivain le plus intimiste, s'il a quelque envergure, défend toujours la cause de la vérité, et l'écrivain le plus engagé, s'il est digne du nom d'écrivain, porte toujours bien haut la flamme de la beauté.

*

Certains lecteurs m'ont dit que mes romans étaient pessimistes et mes essais optimistes. Que mes romans ne s'intéressaient qu'à la nuit et mes essais qu'à la lumière. Je n'en suis pas vraiment juge, mais ce dont je suis sûr, c'est que mes essais doivent quelque chose au Camus à la fois tourmenté et lumineux de *l'Homme révolté*. Comme lui, je crois à la personne humaine libre, à son autonomie éclairée par la raison, je crois qu'il y a dans l'homme plus de choses à admirer qu'à mépriser. Comme lui, je suis attaché, oui, à une pensée de la lumière.

Mais au-delà ou en-deçà de Camus, au-delà d'une pensée de la lumière, je me sens également attaché à la tradition française des Lumières. Je crois, sinon à la perfectibilité de l'homme, du moins à l'idée que s'il peut se parfaire et échapper au mensonge et à l'oppression, qui souvent ne font qu'un, il le peut aussi grâce à son intelligence éclairée, à sa raison. Je crois avec Condorcet, ou Voltaire ou Montesquieu, que la connaissance libère, et que la raison n'est pas tant une faculté qu'un idéal humain. Je crois surtout qu'elle n'a absolument rien de contraire à la passion et aux sentiments en général. La raison est, en nous, passion de la liberté et de l'autonomie.

Je voudrais vous donner lecture des dernières pages d'un essai que j'ai publié en 1995, et qui s'intitule *Contre le nouvel obscurantisme, éloge du progrès*, dans lequel vous verrez assez bien, j'espère, à quelles familles d'esprits je me rattache, et comment je conçois l'écriture d'un essai.

Contre le nouvel obscurantisme, conclusion

Pour vous dire à quel univers de pensée je me rattache en tant qu'essayiste, je pourrais reculer davantage encore dans le temps, bien en-deçà des Lumières. Je pourrais, comme je l'ai déjà laissé entendre, remonter jusqu'à Platon : il faut vous dire que j'ai fait des études de grec à l'Université, et que le grec ancien reste pour moi une langue de prédilection, dépositaire d'une pensée précieuse entre toutes. C'est vous dire aussi que la philosophie ne doit pas, à mon sens, être étrangère à un écrivain, car après tout, cette tentative d'expression humaine par le langage ne peut être que sœur de la tentative littéraire. J'ai d'ailleurs été jusqu'à écrire un petit livre qui

s'intitule, en hommage à Platon, le *Banquet*, un dialogue philosophique durant lequel on débat de la beauté.

La beauté, ce sujet qui me tient à cœur comme il tient forcément au cœur de tous les artistes, ne fut pas toujours un sujet de tout repos. Dans les années soixante-dix, en effet, on se rappelle qu'il était malséant, dans le monde intellectuel, de parler de la beauté. Sans doute parce que la volonté d'engagement social pouvait faire croire que la dimension contemplative ou lyrique d'une oeuvre était une mystification, une démobilitation, et que la beauté ne servait pas la vérité. J'ai souffert de ce discrédit, d'autant plus que j'admirais par-dessus tout, je l'ai dit, un écrivain comme Albert Camus. Or Camus, plus et mieux que personne, avait chanté la beauté, et osé dire que nous mourions de son oubli.

Pour ma part, j'ai tenté de soutenir ce point de vue dès ces sombres années soixante-dix, en consacrant ma thèse à Camus. À la même époque, ma protestation contre le silence fait sur la beauté dans notre culture intellectuelle m'a également poussé à écrire le petit dialogue dont je voudrais vous lire maintenant un extrait. Mon *Banquet* moderne réunit donc, un beau soir, un certain nombre de jeunes gens du XXe siècle qui vont, selon toutes les règles du dialogue platonicien, tenir tour à tour leur discours sur le sens qu'aujourd'hui, dans la modernité, peut avoir la beauté.

Plusieurs de ces personnages tiennent des discours critiques, négatifs, moqueurs, ou matérialistes, comme il se devait en ce temps-là, comme il arrive encore aujourd'hui (même si le matérialisme dur est souvent remplacé de nos jours par le spiritualisme mou). Pour l'un de mes orateurs, la beauté est un argument publicitaire ; pour un autre, une aliénation bourgeoise ; pour un troisième, une vaine tentative d'oublier la mort. Ainsi de suite, jusqu'au personnage auquel j'ai donné le nom de Platonion (le petit Platon), et qui se risque à faire de la beauté la valeur suprême. Voici ce que donne son discours :

Le Banquet, extrait du discours de Platonion

Dans la ligne de la pensée grecque, et comme relais entre elle et la pensée moderne, celle des Lumières, comment ne pas être également amoureux de la Renaissance et de son humanisme ? Je l'ai été au point d'avoir écrit un roman entier consacré au penseur Pico de la Mirandole. Ce roman s'intitule *Le dixième ciel*. Vous en lire un bref passage me permet d'ailleurs d'opérer la transition entre mon écriture d'essayiste et mon écriture romanesque.

Le dixième ciel, selon les classifications couramment admises, devrait être qualifié de « roman historique », puisqu'il se déroule en plein quinzième siècle italien. Pico de la Mirandola fut un ami de Botticelli comme de Laurent le Magnifique, et l'on ne parvient pas à dire s'il fut le dernier philosophe du Moyen-Âge ou le premier héraut de la modernité. Cette ambiguïté, liée à l'intuition même que Pico avait de la liberté humaine, et de la place unique de l'homme dans le monde (place qui consiste à n'en point avoir, à se chercher sans cesse afin d'aller toujours plus loin), cette ambiguïté, donc, faisait par excellence de ce génie étrange un personnage romanesque. Je veux dire un personnage qu'un romancier peut essayer d'approcher et de creuser ; je pouvais faire vivre Pico de la Mirandole tout en le laissant vivre, sans jamais prétendre à l'enfermer dans le carcan d'une interprétation définitive. Voici donc en quels termes je le fais méditer :

Le Dixième Ciel, pp. 275-6.

Mais je ne voudrais pas laisser croire que tous mes romans sont des romans philosophiques ou pétris de philosophie. Comme je suis un écrivain suisse, il est naturel que je sois aussi préoccupé par mon

pays. À cet égard, je pourrais évoquer un roman de jeunesse (*Une seule vie*), dont j'extrais un texte, fort critique à l'égard de la Suisse.

Critiquer leur pays, voilà certes qui n'est pas nouveau chez les écrivains suisses. Ramuz l'a fait avec assez de vigueur dans des ouvrages comme *Questions* ou *Besoin de grandeur*. Plus près de nous, les plus célèbres écrivains suisses de langue allemande, Frisch et Dürrenmatt, pour ne citer qu'eux, n'ont pas cessé de traiter leur pays avec la sévérité la plus extrême ou l'ironie la plus violente.

On peut dire que l'autocritique est un des thèmes douloureusement favoris des écrivains suisses. Dans le cas présent, néanmoins, même si je ne prétends pas à l'originalité absolue, la critique en question est beaucoup moins sociale que métaphysique – ou esthétique, si l'on veut bien accorder à ce terme une acception sérieuse : le héros de mon livre voit son pays comme l'ennemi silencieux et furtif de toute création et finalement de toute vie. Mais il omet, volontairement ou non, d'en accuser un système ou des individus. Il choisit pour s'exprimer, la métaphore géographique.

Journal d'une mort, pp. 97-8.

Mon personnage n'exprime donc guère l'indignation politique d'un individu qui s'en prendrait à la Suisse des fiches et du secret bancaire, mais la souffrance d'un être qui sent son horizon par trop limité, dans un pays et devant un paysage dont l'achèvement même, la perfection même le laissent profondément insatisfait, et le contraignent à découvrir d'autres mondes. Certes, ce personnage, ou son auteur, sait bien que ce problème n'est pas une affaire de lac et de montagnes, mais une affaire d'humains.

*

Je voudrais vous dire maintenant un mot de mon dernier roman paru, *L'Énigme*. C'est un roman dont la trame pourrait être qualifiée de policière, mais la réalité qu'il s'agit d'élucider, ce n'est rien de moins que celle de la résurrection, ou non, de Jésus. Car voilà qu'on a trouvé, quelque part dans le désert égyptien, un manuscrit écrit par un philosophe épicurien grec, contemporain de Jésus, et qui, de passage en Galilée, aurait assisté (« en direct », dirait-on aujourd'hui) à la crucifixion. Ensuite, il aurait vu pourquoi et comment les premiers disciples ont pu croire que son cadavre était ressuscité. Bref, c'est une espèce de témoignage qui, s'il était vrai, ruinerait les Évangiles, donc, de proche en proche, toute la religion chrétienne, et saperait les fondements sur lesquels reposent deux mille ans de chrétienté.

Ce prétendu manuscrit qui prouverait que Jésus n'est pas ressuscité, c'est le héros de l'ouvrage, un jeune fils de pasteur suisse, qui est chargé de le retrouver en Égypte. Il le retrouve effectivement, et le soumet à un premier savant, qui l'authentifie. Il se rend ensuite à Rome, où il le soumet à un autre savant, un Jésuite philologue, qui semble à son tour convaincu, mais nullement troublé cependant.

Les pages que je voudrais vous lire nous dévoilent les pensées effrayées et exaltées à la fois, du jeune homme, au moment où il va retrouver le prêtre à qui il a confié le manuscrit, et qui imagine ce que va devenir le monde si vraiment ce manuscrit dit vrai.

L'Énigme, pp. 320-326

Je ne me serais pas présenté complètement à vous si je ne vous disais pas à quel point la musique est importante pour moi, au point qu'elle est omniprésente aussi bien dans mes romans que dans mes essais : j'ai consacré un livre au compositeur viennois Alban Berg, l'auteur de *Wozzeck*, et un autre à B-A-C-H, les quatre lettres

musicales qui forment le nom de Bach. Voilà pour les essais. Et je consacre également à la musique de très nombreux articles ou conférences, notamment pour des revues musicales, ou des programmes de concert et d'opéra.

Mais en outre, plusieurs de mes romans (comme *Musique* ou *Le Chien Tristan*) sont habités par la musique, et vous y trouveriez des personnages de pianistes, de critiques musicaux, de danseurs, de compositeurs, ainsi que d'innombrables pages qui essaient d'interpréter en mots le langage de la musique. Car quel écrivain ne serait pas fasciné par le langage musical, qui lui semble plus pur que le langage des mots, et seul capable d'exprimer l'inexprimable, selon le fameux mot de Richard Wagner ?

Les pages j'ai choisi de vous lire pour terminer sont tirées d'une nouvelle que j'ai écrite pour le programme du Festival de Musique de Lucerne. Il s'agit d'une fiction, mais qui se fonde sur des faits historiques : au moment de la création du *Don Giovanni* de Mozart à Prague, le 29 octobre 1787, on sait qu'un certain Giacomo Casanova, le fameux aventurier et auteur de la non moins fameuse *l'Histoire de ma Vie*, se trouvait dans cette ville, et très certainement au Théâtre des Nations, où se donnait le spectacle. Un témoignage d'époque fait d'ailleurs explicitement état de rencontres amicales entre Casanova et Mozart, à la villa Bertramka, où le compositeur achevait son opéra. Et l'on a retrouvé, dans les papiers de Casanova, des variantes de certaines scènes du livret de *Don Juan*. Tout porte donc à croire que Mozart et Casanova ont été jusqu'à collaborer.

On imagine souvent l'aventurier vénitien sous les traits de *Don Juan*. Mais entre le personnage réel et cet être de fiction, la différence est immense. Il n'y a rien de plus contraire à *Don Juan* que Casanova. *Don Juan* est un prédateur, Casanova est un amoureux. C'est cela que j'essaie d'exprimer dans ma nouvelle, tout en essayant de suivre l'énonciation et l'évolution de la musique de Mozart, qui

résonnait alors pour la première fois dans ce théâtre de Prague. Les souvenirs, musicaux ou non, qui reviennent à la mémoire de Casanova dans ma nouvelle, sont tirés de l'Histoire de ma vie. Le décor du cimetière, tel que je l'évoque à la fin, correspond aussi précisément que possible au plus ancien décor connu de Don Giovanni.

Extrait de *Don Giovanni meurt jeune*